

En guise de préface

Il faut se méfier des préfaces et des préfaciers.

Ainsi, lorsqu'il entreprit de présenter aux lecteurs des *Cahiers de la Quinzaine* une chronique familiale intitulée *Une famille de républicains fourriéristes : les Milliet*, Charles Péguy commença par écrire sur le sujet et puis, sa plume bientôt s'égarant, ou plutôt le propos s'approfondissant, la préface devint un livre, un grand livre d'ailleurs, intitulé *Notre Jeunesse*. Mais ce sont aux premières pages de cette œuvre que j'ai pensé spontanément en lisant et relisant le manuscrit du présent livre par lequel Micheline Prahecq revient sur son parcours politique.

Dans ces premières pages consacrées à cette famille fourriériste, Péguy évoque *"l'inguérissable modestie des gens qui apportent vraiment quelque chose"*. Il écrit : *"Ce que nous voulons savoir et ce que nous ne pouvons pas inventer, ce que nous voulons connaître, ce que nous voulons apprendre, ce n'est point les premiers rôles, les grands masques, le grand jeu, les grandes marques, le théâtre et la représentation ; ce que nous voulons savoir, c'est ce qu'il y avait derrière, ce qu'il y avait dessous, comment était fait ce peuple de France, enfin ce que nous voulons savoir c'est quel était, en cet âge héroïque le tissu même du peuple et du parti républicain"*.

J'hésite à citer les phrases qui suivent, qui sont admirables. Cela prendrait vingt lignes. Et comme disait notre ami Marcel Reggui – qui enseigna lui aussi (ce n'est pas un hasard) au lycée Benjamin Franklin d'Orléans –, il faut savoir se "proportionner". Et puis, chacun peut lire *Notre Jeunesse*.

J'ai donc pensé à ces lignes de Péguy en lisant le manuscrit de Micheline Prahecq car j'y ai retrouvé la même probité, la même simplicité, la même volonté de dire la vérité, telle qu'elle est, sans fioriture aucune, que notre grand poète décelait dans la chronique qu'il commença de préfacier avant de l'oublier quelque peu, et même complètement. Du coup, je pense encore – on me voit venir immanquablement – à la *Lettre du provincial* qui inaugure en 1900 les *Cahiers de la Quinzaine* avec ce célèbre manifeste : "*Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste*".

Les pages qui suivent répondent exactement à ce beau programme. On y lira ce que fut la vie, et ce que furent les actions, les projets, les déceptions, d'une élue adjointe au maire d'Orléans, conseillère générale (on ne disait pas encore *départementale*) du Loiret et conseillère régionale de la région Centre (qui ne s'appelait pas encore *Centre-Val de Loire*).

On y percevra à chaque page la ténacité dont Micheline Prahecq sait faire preuve. Lorsqu'une cause est juste – celle d'une famille étrangère par exemple –, elle ne lâche pas. Plusieurs préfets en ont été témoins. Elle se bat jusqu'à ce que justice soit faite.

On y lira la clarté de ses engagements, son attachement à des sujets que certains trouveraient sans importance – le coût d'un déplacement au Conseil général et le prix des repas au Conseil régional – mais qui sont pour elle hautement symboliques. Pour elle, l'idéal socialiste et les valeurs de la gauche ne sauraient rester de grands mots qui sonneraient bientôt creux. Ils doivent se manifester dans chaque chose, jusqu'aux *vies minuscules*, chères à notre compatriote Pierre Michon.

On y lira aussi des colères rentrées, une certaine retenue, une pudeur qui est une marque de respect. A l'heure de la déesse transparence, d'aucuns se font une spécialité de tout dire. D'autres – dont Micheline Prahecq fait partie – pensent qu'une certaine distance, une vraie hauteur de vue (François Mitterrand nous l'enseigne) peuvent être aussi des marques appréciables de lucidité, d'amitié et d'affection.

Il faut donc remercier Micheline Prahecq d'avoir écrit ces pages. Elles sont un *témoignage* au sens le plus noble du terme.

Jean-Pierre Sueur
Sénateur du Loiret
ancien ministre
maire d'Orléans de 1989 à 2001